

Études littéraires africaines

PARAVY (FLORENCE), ÉD., *LITTÉRATURES AFRICAINES ET COMPARATISME*. PRÉFACE DE JEAN-MARC MOURA. METZ : CENTRE ÉCRITURES, COLL. LITTÉRATURES DES MONDES CONTEMPORAINS, SÉRIE AFRIQUES, N°6, 2011, 214 P. – ISBN 978-2-917403-20-4



Ulrich Kevin Maganga

Numéro 33, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018704ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018704ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maganga, U. K. (2012). Compte rendu de [PARAVY (FLORENCE), ÉD., *LITTÉRATURES AFRICAINES ET COMPARATISME*. PRÉFACE DE JEAN-MARC MOURA. METZ : CENTRE ÉCRITURES, COLL. LITTÉRATURES DES MONDES CONTEMPORAINS, SÉRIE AFRIQUES, N°6, 2011, 214 P. – ISBN 978-2-917403-20-4]. *Études littéraires africaines*, (33), 135–138. <https://doi.org/10.7202/1018704ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

trement sur les Antilles. C'est en ce sens que sont évoqués, par exemple, des sujets aussi variés que « l'écriture de soi » (p. 150) qui favorise l'orientation du regard vers l'ici caribéen (Mylène Dorcé), la substitution d'images stables et fixes propres à la Négritude par une « symbolisation hétéroclite » (p. 79) (Sarah B. Buchanan) ou encore la réécriture d'une épopée historique, celle de Béhanzin, liée à l'histoire coloniale de l'Afrique, par des Antillais (Mouhamadou Cissé). Mais, que l'on préfère « le rêve martiniquais » (p. 189) à l'irréel africain, comme le montre Françoise Naudillon, que l'Afrique originelle demeure une fiction, ainsi que le relève Françoise Simasotchi-Bronès, ou encore qu'elle apparaisse à la fois comme « un objet de fascinations et de répulsions » (p. 199), selon Obed Nkuzimana, entre les « adaptations nécessaires » (p. 67), et les « réajustements des mythographies de l'Afrique » (p. 188), il reste qu'elle est omniprésente dans les imaginaires poétiques et populaires antillais. Entre l'Afrique et les Antilles francophones postcoloniales, en dépit de la distance et des malentendus, comme le rappelle pertinemment Thomas Demulder, il subsiste des lieux d'alliance et d'interconnexion qui s'inscrivent désormais dans un « continuum rhizome » (p. 233). L'« objectif est dorénavant de dire la Relation » (p. 233) à partir des préoccupations (scripturaire, culturelle et identitaire) qui leur sont communes.

Cet ouvrage d'une intéressante portée critique a le mérite d'explorer un large corpus antillais et d'aborder les rapports entre les Antilles et l'Afrique à partir d'une optique de conciliation. Mais on peut tout de même regretter que les contributions n'explorent que le corpus littéraire au détriment d'autres domaines de l'art, comme le cinéma ainsi que le suggérait l'appel à contribution lancé en 2009. Une étude analysant le regard inverse de l'Afrique sur les Antilles est aussi à espérer, car elle compléterait utilement cet ouvrage.

■ Brice NGOUANGUI

PARAVY (FLORENCE), ÉD., *LITTÉRATURES AFRICAINES ET COMPARATISME*. PRÉFACE DE JEAN-MARC MOURA. METZ : CENTRE ÉCRITURES, COLL. LITTÉRATURES DES MONDES CONTEMPORAINS, SÉRIE AFRIQUES, N°6, 2011, 214 p. – ISBN 978-2-917403-20-4.

« Les littératures africaines ouvrent un vaste champ à toutes sortes d'études comparatistes », écrit Jean-Marc Moura dans sa préface (p. 6). Pourtant, on le voit avec l'article de Charles Bonn en ouverture de ce volume, elles sont encore peu étudiées en France, même si la situation évolue. Ce volume tâche ainsi de démontrer la perti-

nence des études comparatistes pour l'étude des littératures d'Afrique tant au niveau intracontinental qu'intercontinental. La possibilité et la validité d'un comparatisme « intra-africain » sont en effet à la base de l'article de Dominique Ranaivoson. Contre les partitions conventionnelles (motivées par les barrières géographiques ou linguistiques) qui président souvent aux études africanistes, l'auteur met en relief « une africanité continentale, ouverte, transnationale... » (p. 58), mais elle insiste sur la diversité « des imaginaires qui donnent naissance à la production littéraire et à la structure des champs plus juxtaposés qu'unifiés » (p. 57). Cette diversité s'observe encore dans les relations qu'entretiennent des traditions littéraires différentes, comme le rappelle Ursula Baumgardt ; le rapprochement de la littérature orale en langues africaines et de la littérature écrite en langues européennes lui permet ainsi de relever que la première n'est ni l'auxiliaire ni la ressource de la seconde : « chacune a un fonctionnement qui lui est propre » (p. 69). Elena Bertoncini présente, quant à elle, les parallèles et les différences entre des écrivains swahilis venant de régions diverses pour souligner la spécificité de chaque littérature swahilie par-delà une langue commune.

Ni l'unité linguistique ni l'unité thématique ne sauraient entraîner une identité entre les œuvres ou les écrivains : c'est l'argumentaire développé par Ieme Van Der Poel lorsqu'elle analyse comment, à partir d'un thème commun – les tribulations des « harragas » – deux écrivains marocains (l'un néerlandophone et l'autre francophone) construisent une image différente du Maroc : politique et engagée chez l'un, autobiographique et historique chez l'autre.

La diversité générique, linguistique et culturelle du continent africain permet ainsi de mener un comparatisme entre ses multiples littératures. Mais celles-ci autorisent également un comparatisme intercontinental. Ce volume s'intéresse dès lors aussi aux différentes approches comparatistes générées par les multiples liens entre l'Afrique et l'Europe. Christine Le Quellec Cottier interroge les rencontres génériques entre ces deux espaces avec l'exemple du roman d'apprentissage qui traverse les époques et les cultures pour trouver un écho particulier en Afrique. Pour sa part, Germain Nyada établit une parenté entre des œuvres provenant d'aires géographiques différentes (Cameroun francophone, minorité kurde d'expression allemande) mais indexées sur la problématique commune de l'écriture de soi. Comme on peut le voir avec les études postcoloniales dont l'importance est de plus en plus croissante, même si elles ont encore du mal à s'imposer en France, la relecture

du face à face entre l'Afrique et l'Occident est un moyen efficace pour cerner les littératures produites par les anciens colonisés. Mais, comme cela ressort avec évidence dans ce volume, le rapport colonial n'est pas le seul susceptible de mettre en lumière ce face à face. L'article de Bernard Mouralis l'illustre bien. Le critique évoque l'existence d'une « bibliothèque antique » africaine, au même titre que la bibliothèque coloniale ou la bibliothèque occidentale contemporaine. Il établit ainsi une relation entre les littératures de l'Antiquité gréco-romaine et les littératures africaines contemporaines en dévoilant les différents usages de l'héritage antique dans les textes africains. L'examen de l'héritage gréco-romain est également la préoccupation de Benoît Conort qui, sur la base d'une comparaison entre l'épigramme gréco-romaine et celle de Senghor, met en évidence un double héritage chez le poète sénégalais : l'héritage africain conforme à sa culture d'origine et la filiation gréco-romaine correspondant à sa culture académique. Dans une perspective assez proche, Marie Lefèvre porte son regard sur Ahmadou Kourouma dont elle souligne la proximité avec les écrivains des Lumières, notamment Voltaire et Diderot. Manfred Loimeier décrit quant à lui les rapports Sud-Sud dans des romans africains dont les auteurs vont à la rencontre de la diaspora noire en Amérique latine. Cette entreprise manifeste une « salubre autonomie par rapport au Nord » (p. 6.), note Jean-Marc Moura en préface. Quelle place les littératures africaines, aussi diverses que susceptibles d'entrer en relation avec d'autres univers, occupent-elles dans la *world literature* ? C'est ce qu'explore Molly Grogan Lynch en recensant les œuvres africaines présentes dans certaines anthologies constitutives de cette littérature mondiale, pour montrer comment elles sont tout à la fois intégrées et reçues différemment.

Ce volume révèle donc, pour conclure, une judicieuse correspondance entre un objet hétérogène à plusieurs égards et une discipline attachée à la mise en relation de réalités les plus diverses. À l'image des travaux antérieurs sur le roman swahili (Xavier Garnier), il enrichit le comparatisme de nouvelles orientations, souvent négligées ou méconnues (littératures francophones, comparatisme « intra-africain »...). Il favorise à la fois le décloisonnement des littératures africaines, soumises à des frontières géopolitiques ou linguistiques, et leur ouverture sur l'univers extracontinental. Comme Bernard Mouralis rapprochant littératures africaines et antiquité, ce volume attire l'attention sur les rapports entre les premières et le monde occidental, et sur l'avantage d'en tenir compte dans la lecture du corpus africain contemporain. On peut aussi le rapprocher du travail

de Papa Samba Diop sur l'œuvre d'Aimé Césaire, suscité par la mise au programme de celle-ci au concours de l'agrégation en 2010-2011. Le présent volume constitue donc un pas de plus vers l'intégration des littératures africaines parmi les objets d'enseignement et de recherche du comparatisme français.

■ Ulrich Kevin MAGANGA

PORRA (VÉRONIQUE), *LANGUE FRANÇAISE, LANGUE D'ADOPTION. UNE LITTÉRATURE « INVITÉE » ENTRE CRÉATION, STRATÉGIES ET CONTRAINTES (1946-2000)*. HILDESHEIM-ZÜRICH-NEW YORK : GEORG OLMS VG., COLL. PASSAGEN/PASSAGES, BD. 12, 2011, 309 P. – ISBN 978-3-487-144539-6.

Ce bel essai, tiré de la thèse d'habilitation soutenue par l'auteur en 2000, ne semble pas concerner les littératures africaines, du moins à première vue. On est en tout cas loin du domaine des livres publiés en Afrique, puisque tout tourne ici autour d'un centre (de production et de légitimation) : le champ franco-parisien qui ordonne, par les contraintes qu'il impose, la création autant que la réception des œuvres « francophones », et en particulier, ici, celles des écrivains issus de pays où le français n'est pas en usage. On connaît ces auteurs (Beckett, Alexakis, Huston, Bianciotti, Ionesco, Semprun, Kristeva, Kundera, etc.), auxquels plusieurs autres ouvrages avaient déjà été consacrés, à commencer par *Singularités francophones* (2000), du regretté Robert Jouanny, et *Les Exilés du langage* (2005) d'Anne-Rosine Delbart, auxquels il convient d'ajouter de très nombreux commentateurs, écrivains, journalistes et critiques, cités à bon escient par le présent essai.

Véronique Porra considère cependant la problématique de ces « convertis » (d'un terme emprunté à leur propre discours, où l'on trouve le récit récurrent d'une sorte de conversion religieuse en faveur de la langue et de la culture françaises) d'une tout autre manière, proprement critique en l'occurrence, en se plaçant à distance des processus de valorisation qui, davantage dans la période prise en compte à juste titre, les ont mis en exergue. Le socle de cette critique lui est fourni par la théorie des champs littéraires, et c'est une base solide, que l'auteur ne se contente pas, du reste, de considérer comme un point de départ, mais qu'elle enrichit au passage de sa réflexion, notamment à propos de la notion complexe d'autonomie.

Cette valorisation des auteurs « allophones » au départ s'est effectuée à la fois aux dépens des œuvres dues à des écrivains issus de l'ex-Empire, et au bénéfice d'un conservatisme français aux